

# *L'Ombre d'Orphée*

*Roman policier*

**Diana Claire SAINTPHAL**

**Editions de Saint-Quentin**

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'oeuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

© 2026, Diana Claire SAINTPHAL

Ce livre a été publié par les éditions de Saint-Quentin

Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hambourg (Allemagne)

ISBN : Extrait non soumis à ISBN

Dépôt légal : Juin 2026

Aux policiers et gendarmes décédés,  
victimes du devoir...  
À leurs orphelins.

## *1 – Joyeux Halloween*

Premier novembre 2000. Dix heures du matin.

Je fixais, abasourdie, le corps inerte de la jeune femme allongée sur le sol de l'appartement. Une femme brune, environ vingt-cinq ans, belle malgré sa maigreur, un visage crispé par ses souffrances. Ses yeux étaient grands ouverts, trahissant une terreur profonde. Pas de traces de sang, ni de lutte dans ce studio de trente-cinq mètres carrés dans lequel elle vivait. Tout était propre, comme si son meurtrier n'avait eu aucun effort à fournir pour arriver à ses fins.

Je n'avais pas l'habitude d'enquêter sur des affaires criminelles. À vrai dire, c'était ma première affaire en tant que nouvel élément du groupe "Crime". Quatre années passées à la section des stupéfiants du même service m'avaient ouvert les portes de cette brigade si convoitée.

On m'avait rassurée, prétextant que le soir d'Halloween, les probabilités d'avoir un crime à gérer étaient bien minces. Mais le sort avait décidé que justement, ce premier novembre, pendant ma première permanence, un meurtre vienne d'être commis.

L'équipe de Police Technique était déjà sur place et procédait déjà aux premiers clichés, tandis que les agents de police qui avaient découvert le corps attendaient sur place les ordres du directeur d'enquête, c'est à dire les miens.

— Quelles sont les circonstances de la découverte ?

— La victime ne répondait plus aux appels téléphoniques de sa sœur, qui nous a alertés. Quand on est arrivés, la porte n'était pas verrouillée. Nous avons trouvé la victime comme elle est : déjà morte.

— L'identité de sa sœur ?

— Eve Rimini. Voici son numéro de portable et son adresse.

Les marques présentées par la victime me laissaient pantoise. Elles semblaient superficielles et être pourtant la marque indélébile d'un calvaire atroce. Une vraie scène d'horreur, mise en place le soir des fêtes d'Halloween. Etait-ce l'oeuvre d'un meurtrier froidement calculateur ou d'un fou en pleine crise mystique ? Le médecin partagea à voix haute ses constatations.

— Les stries rougeâtres que vous voyez sur les bras sont celles d'un lien. La victime a été visiblement ligotée, et a cherché à se débattre, ce qui lui a un peu brûlé l'épiderme, confirma le médecin. La plaie sur la région frontale laisse présumer d'un choc à l'aide d'un objet contondant. Mais un détail me perturbe : ces deux minuscules trous situés côte à côte, au niveau du tendon d'Achille gauche, ainsi qu'une nécrose, avec gonflement de l'épiderme... ça va vous sembler dingue, mais on dirait une morsure de serpent.

Un sourire narquois aux lèvres, je me penchai vers le médecin.

— Docteur, franchement, vous êtes sérieux ? Un serpent, en plein mois de novembre, à Vitry-sur-Seine ?

— Que penser d'autre, à ce stade ? Je peux simplement vous faire part de ce que je vois. Le corps est tiède, rigide, et les lividités s'effacent à la pression, ce qui révèle que la mort est intervenue il y a de cela six à huit heures.

— C'est tout ?

— Parce que ce n'est pas assez pour vous, un serpent au venin mortel dans la nature ? Voici le certificat de décès, avec obstacle médico-légal, bien sûr. Une autopsie et le rapport du médecin légiste vous en diront certainement plus, lieutenant.

## 7 – *Peut être plus tard...*

— Enfin, Jeanne, je n'arrive pas à comprendre la raison de ta réticence, s'insurgea Pierre devant mon évident manque d'enthousiasme. Ça fait cinq ans qu'on est ensemble, deux ans que je t'en parle, et deux ans également que tu repousses l'échéance par des excuses de plus en plus saugrenues !

— Tu sais bien pourquoi j'hésite.

— Pour notre mariage, tu n'as pourtant pas reculé : tu as même sauté de joie. Pas une seconde tu ne m'as inventé une excuse pour remettre à plus tard.

— Le mariage, ça ne concernait que nous deux, alors j'assume totalement mon engagement. Mais un bébé, c'est différent, c'est beaucoup plus grave !

— Attendre un enfant, grave ? Mais Jeanne, c'est la plus belle chose qui pourrait maintenant nous arriver. Je ne vois pas ce qu'il y a de grave là-dedans !

— Quand on fait un enfant, il faut le faire pour lui, en étant sûr qu'on pourra l'assumer, matériellement et psychologiquement, il ne faut pas le faire par égoïsme.

— Je crois surtout que quand on le fait, il faut en avoir envie. En as-tu

au moins envie, Jeanne ? Et comment peux-tu envisager d'être un jour sûre de quoi que ce soit ? Pourquoi donnes-tu au fait de faire un bébé une dimension aussi... dramatique ?

— Tu le sais, pourquoi.

— Chérie, assieds-toi et écoute-moi. Ce qui est arrivé à ton père est simplement le fruit du hasard. Il n'y a pas de fatalité pesant sur ta famille et il n'y a aucune raison que ce schéma se reproduise pour notre enfant ! Ce dégénéré a tué beaucoup de monde à la fois. Il ne visait pas ton père précisément. Ta mère, elle, avait le choix. Passe au-delà de tes appréhensions et vois le chemin que tu as fait jusque'ici.

— Tu parles d'un chemin ! Je ne souhaiterais pas à ma pire ennemie de parcourir le même.

— Bien sûr, mais c'est justement ce qui te rend plus forte que d'autres.

Je levai les yeux au ciel, en priant pour qu'il arrête son sermon, puis, croyant trouver une parade :

— C'est facile pour toi de dire cela, tu n'es pas orphelin.

— Et voilà, la réponse qui tue ! Bon système de défense, Jeanne, très positif ! Et tu m'en veux de ne pas l'être, c'est cela ? Non, je ne suis pas orphelin, en effet. Je m'en « excuse ». Mais c'est injuste de ta part de me le faire payer !

Il inspira profondément, recula légèrement, comprenant sans doute que cette voie était sans issue. Puis il changea de stratégie.

— Je t'aiderai à t'en occuper, de cet enfant. Tu n'es plus seule à devoir tout assumer. Et tu n'as plus dix ans, mais dix-huit de plus et la maturité suffisante pour assumer une maternité. Tu t'es construit des armes, durant toutes ces années, mais j'ai l'impression que tu n'en es pas consciente.

Il avait fait mouche. La plupart du temps, je me sentais une femme forte et affranchie de toute manipulation éventuelle. Mais il suffisait que la fatigue entame ma lucidité et mon courage pour sentir la petite fille que je n'avais jamais cessé d'être refaire surface et me plonger incessamment dans ma douloureuse enfance, comme si seule l'enveloppe

charnelle avait grandi. Épuisée, je fermai les yeux. Je revis alors mes grands parents, à qui mon père et ma mère m'avaient confié, puis le journal télévisé, exhibant sans pudeur ni retenue les images de l'immeuble effondré après la violente explosion, les photos où l'on voyait sourire mon père de son vivant, entre autres policiers eux aussi décédés, et, diffusé au grand public, le faciès du fou responsable de tout ce carnage.

Je revis mon grand-père, le visage cyanosé, victime d'une attaque cardiaque, ma mère perdant tour à tour et au fil des semaines son sang froid et sa raison, jusqu'à commettre l'irréparable.

Je me revis accueillie par une association que je ne connaissais pas et qui prenait en charge les enfants des policiers victimes du devoir qui y avaient adhéré : l'Orphelinat mutualiste de la Police Nationale. J'entendis le brouhaha incessant de mes jeunes camarades que j'avais perdus de vue ou retrouvés à l'École des Officiers, pour certains. Je me souvins des petits boulots, avant d'entrer dans les rangs de la Police Nationale. Je revis enfin la jeune fille réservée, disciplinée, au tempérament juste mais sans concessions que j'avais toujours été, et qui n'avait jamais oublié ses parents et le vide immense que leur mort avait laissé.

— Jeanne, tu ne peux pas en vouloir à la terre entière pour ce qui t'est arrivé. Tu ne peux pas faire payer ça aux autres personnes qui t'aiment, moi en l'occurrence.

— Ce n'est pas mon intention. Mais je veux préserver notre futur enfant de ce genre de vie.

— Le seul moyen de le préserver, chérie, c'est de ne penser qu'aux choses gaies, qui font plaisir, pas en évitant de le concevoir.

— Je te promets d'y réfléchir sérieusement dans les jours qui vont suivre.

La sonnerie du portable de Pierre stoppa la conversation.

— Chéri, ton téléphone, je le hais !

Il me répondit par un simple clin d'œil en compensation. Mais son sourire s'effaça subitement.

Je reconnus la voix de ma douce belle-mère. D'ordinaire posée, elle trahissait une agitation et une inquiétude inhabituelles.

— Hospitalisée ? Mais pourquoi ? s'inquiéta Pierre, catastrophé. Mais, ils pensent que c'est grave ?

Le mouvement de ses épaules, traduisit un léger soulagement. Par la suite, je ne pus que comprendre qu'« ils » gardaient Mauricette en examen pendant une semaine, suite à quoi « ils » lui prescriraient une hospitalisation à domicile, puis de quoi se traiter tout en restant indépendante, et que « les choses reprendraient leur cours normal ». Après avoir discuté avec elle et l'avoir couverte d'encouragements, Pierre embrassa sa mère en lui promettant de venir la voir.

— Ma mère a fait une crise de diabète, expliqua-t-il. Elle est à l'hôpital à Villejuif. Ils sont sérieux, mais bon Dieu qu'elle m'a fait peur en m'annonçant ça de but en blanc !

— Pourquoi la gardent-ils, si ça va mieux ?

— Le temps de vérifier si elle se traite convenablement, et pour d'autres examens. J'irai la voir, demain.

— J'irai avec toi.

## *9 – Rebelote...*

L'autopsie achevée, il était temps de rendre visite à Brigitte Jucieux. Elle pourrait certainement nous en dire plus sur les autres femmes et sur Antonio Vargas.

Nous arrivâmes au pied de la dalle Robespierre à Vitry sur Seine. La morosité de cet édifice, grand de vingt-cinq étages, implanté au beau milieu d'un quartier mal famé, était exacerbée par le temps gris et pluvieux de cette journée du trois novembre. Le hall, où nous attendîmes l'ascenseur, était criblé de tags, d'injures contre la police, sale à un point que nous ne voyions plus la couleur originelle des murs.

Face à la porte d'entrée de son appartement, je sonnai. Une longue minute s'écoula, sans la moindre réponse. Je sonnai à nouveau. Le même temps d'attente pour la même absence de réponse.

— Elle est peut-être sortie, supposa Fournier.

— Dans l'état où Vargas l'a mise ? Elle a encore la jambe dans le plâtre !

— Réessaie, on ne sait jamais.

J'insistai une nouvelle fois sur la sonnette. Toujours rien.

— Partons, ordonna Fournier, on ne va pas y passer le quatorze juillet. On passera voir le gardien de l'immeuble, en descendant : il pourra sûrement nous renseigner sur ses heures habituelles de sortie.

Ne voulant pas m'avouer vaincue, je tentai de tourner la poignée. Un

déclit annonça que l'appartement n'était pas fermé à clé. Je poussai la porte qui s'ouvrit, découvrant le salon du studio. A terre, une femme gisait, le visage contre le sol. Pensant qu'il s'agissait d'un simple malaise, je me précipitai afin de porter secours à la personne, dont le physique et le plâtre sur l'un des deux membres inférieurs, ne laissaient pas de doute sur l'identité : il s'agissait bien de Brigitte Jucieux. Ce que je vis m'arrêta net : son pied gauche était déchaussé et son tendon d'Achille, particulièrement enflé, arborait deux minuscules trous. Une morsure de serpent. Le même hématome que celui de Cécile Rimini se présentait sur le front de la prostituée. Je m'avançai encore.

Ses yeux étaient grands ouverts.

## 19 - *Philippe*

Lundi six novembre 2000.

J'avais pu prendre mon dimanche, laissant à Luc le soin d'assurer la permanence avec un autre officier, mais je n'avais pas profité réellement de cette courte pause, mon époux ayant relancé le sujet d'un éventuel enfant à venir. Malheureusement, plus il évoquait le sujet, plus ma réticence s'affirmait. Une nouvelle dispute avait éclaté entre nous à ce sujet. N'ayant que peu d'amis sur le Val de Marne, j'étais revenue au service pour ne plus entendre parler de cette effrayante perspective et en profitai pour avancer mes dossiers.

La sonnerie du téléphone de mon bureau m'arracha à mes méditations. La standardiste m'annonçait la visite d'une personne que je n'avais pas convoquée, et, à peine quelques minutes plus tard, un bruit de pas presque familier m'avait fait comprendre que l'arrivée de mon visiteur mystérieux était imminente. Je ne m'étais pas trompée. On frappa à la porte, qui était entrouverte, et l'homme qui venait se présenter à mon bureau tenait un bouquet de fleurs jaunes et oranges à la main. Comme toujours, son attitude humble contrastait avec son élégante apparence.

— Puis-je entrer ? » dit-il, de toute évidence gêné de m'interrompre dans mes pensées.

— Monsieur Sarrault ! Bonjour. Bien sûr, que vous pouvez entrer ! Que me vaut le plaisir ?

— Eh bien, je ne veux pas vous déranger longtemps, mais je tenais à

vous remercier, pour l'agression d'avant-hier, répondit l'infirmier sur un ton d'excuse. Alors si vous voulez bien accepter ce modeste symbole de ma reconnaissance...

J'étais confuse de me voir remerciée pour un geste qui ne représentait à mes yeux qu'un acte attaché à ma qualité de policier. Après l'avoir remercié, j'invitai Sarrault à s'asseoir.

— Et votre belle-mère ?

— Son état se stabilise. Les médecins ont réussi à cerner la dose d'insuline dont elle a besoin.

— C'est un diabète insulino-dépendant ?

— Oui, d'après ce que m'a brièvement dit l'infirmière de l'hôpital.

— Elle doit être très vigilante. L'insuffisance d'insuline ou, au contraire, un surdosage, peuvent entraîner des crises d'hypoglycémie qui peuvent être extrêmement graves et laisser des séquelles en cas de coma. Ce type de diabète peut aussi provoquer la mort, si rien n'est fait pour rétablir la glycémie du sujet concerné.

— C'est ce qui a d'ailleurs failli lui arriver. Elle était proche du coma diabétique. Quels en sont les symptômes ?

— Sensation de soif intense, perte de poids, fatigue très importante. De plus, l'acidité sanguine augmente et affecte la respiration.

— Que doit-elle faire, pour éviter que cette crise ne se reproduise ?

— Prendre des petites collations tout au long de la journée, pour ne pas annuler l'effet de l'insuline, et préférer les aliments dont les sucres s'assimilent plus lentement pour prévenir l'hypoglycémie.

Un long silence envahit la pièce, durant laquelle l'homme me regarda avec insistance. Après quelques instants d'hésitation, il osa enfin reprendre la parole.

— Je voulais vous dire... vous n'avez pas l'impression que l'on se connaît ?

— Non, désolée.

— Vous aviez un autre nom auparavant, non ?

Les rôles étaient renversés. À lui de poser des questions, à moi de passer aux aveux.

— Dufour est mon nom d'épouse.

— Et Legrand votre nom de jeune fille, si mes souvenirs sont bons ?

Soudain replongée dans un passé que je haïssais, et un peu irritée que l'on me force à m'en souvenir, je me redressai en fronçant les sourcils.

— Désolé, je ne voulais pas vous causer de gêne. Mais je crois pouvoir affirmer que nous sommes issus du même orphelinat. Mon père a trouvé la mort en même temps que le vôtre, pendant l'attentat de la rue Copernic. Ils faisaient partie de la même compagnie de CRS<sup>1</sup> chargée de sécuriser les lieux. Mon nom ne vous dit vraiment rien ?

— Non.

— C'est normal, nous n'étions pas très proches. J'avais essayé plusieurs fois de vous parler, à l'époque où nous étions gamins, mais vous étiez très... réservée, pour tout avouer.

Je me souvins de mon comportement particulièrement distant de l'époque.

« *Touché* »,

— Je dois reconnaître que je n'étais pas très liante, mais je me suis civilisée... un peu.

La discussion s'engagea. Une heure passa, pendant laquelle nous avons échangé de nombreux souvenirs. Pourtant, je marchais sur des œufs. Philippe semblait se souvenir de chaque détail de notre enfance à l'Orphelinat de la Police, et je ne me souvenais d'aucun détail sur lui, comme frappée d'amnésie.

Je pris conscience, pendant cette discussion, que j'étais à cette époque tellement occupée à en vouloir au monde entier que je n'avais pris en compte que mon propre désespoir, occultant fréquemment celui de mes congénères orphelins, auxquels je ne m'étais pas véritablement

---

1 CRS : Compagnies Républicaines de Sécurité. Cette direction est spécialement dédiée au maintien de l'ordre, à la sécurisation de certains grands événements, et à la sécurité autoroutière.

intéressée. Mon sens du dialogue et mon intérêt pour les autres étaient nés et avaient grandi seulement à partir du moment où j'avais fait la connaissance de Pierre, bien des années après ma sortie de l'Orphelinat. C'est lui qui m'avait appris à m'intéresser aux autres et à aller vers eux. Et voilà que cet homme, sans s'en rendre compte, me jetait mon égoïsme d'antan en pleine face.

— Ça te plairait qu'on se revoie pour en parler ? Je ne voudrais pas t'empêcher de travailler, et pour ne rien te cacher, je vais aller dormir. J'ai travaillé cette nuit.

La perspective d'évoquer ces années douloureuses ne m'inspirait rien de positif. Mais je ne m'imaginai pas lui dire qu'à mon sens, se revoir n'était pas une bonne idée. J'essayai alors de dépasser mon appréhension. Après tout, si lui y arrivait, malgré la tragédie qu'il avait lui aussi vécue, je pouvais bien faire un effort, et tenter de le situer dans le contexte de l'époque. Je me forçai à sourire.

— Avec plaisir.

Philippe quitta la pièce en m'adressant un clin d'œil, tandis que je me replongeai dans mes dossiers, les narines emplies de cet immuable parfum poivré et épicé qu'il dégageait. En fait, ce que j'éprouvais était paradoxal, car j'étais partagée entre la peur d'être rattrapée et même submergée par mon passé, et la sensation agréable que j'avais enfin trouvé quelqu'un qui pourrait me comprendre, quelqu'un qui avait vécu un drame similaire.

## 21 – *Une odeur trop familière*

La sonnerie de mon poste vint interrompre ma réflexion.

— Bonjour Jeanne, C'est Bernard. J'ai toutes les listes de comédiens ayant joué dans la pièce de Jean Anouilh, depuis cinq ans. J'ai tout, et rien à la fois : je ne sais même pas qui chercher.

— Ce n'est pas grave, Bernard, tu n'auras qu'à me laisser les listes sur mon bureau, ce soir. Dès que j'en saurai plus sur cette fameuse cinquième prostituée, je saurai qui chercher.

— C'est que... hésita Bernard, ça m'arrangerait plutôt de te donner les listes demain. C'est l'anniversaire de ma fille cadette, ce soir. J'avais prévu de rentrer de bonne heure chez moi, pour une fois.

— Aucun souci. Reste chez toi, on verra ça demain matin.

Je raccrochai et me replongeai dans la liste des prostituées, persuadée de trouver un lien, plus ou moins direct, entre lui et les meurtres.

— On va cueillir Jacquard ? parce qu'elle ne viendra jamais à nous spontanément...

Une petite vingtaine de minutes nous suffit pour regagner Vitry sur Seine. Isabelle Jacquard habitait l'une des cités « chaudes » de Vitry : la cité de l'Avenue de la Commune de Paris, faisant partie de la section « ouest » de la ville, à cette époque où, suite à la mise en place de la police de proximité, la ville était découpée en trois secteurs. Les familles les plus défavorisées habitaient ces cités, ce qui expliquait, en partie,

l'important taux de délinquance : prostitution, trafics en tous genres, violences conjugales et différends de voisinage tournant aux règlements de comptes fatals. La vétusté des appartements, et l'absence d'entretien par les locataires, à l'hygiène souvent très discutable, rendait l'ambiance encore plus morbide, et l'existence de ces êtres humains, plus misérable encore.

— Quand je pense que l'on se plaint de notre condition de fonctionnaires ! » fit remarquer Luc.

D'une simple mimique, il appuya mon observation.

Nous empruntâmes l'escalier, dont les murs, tapissés de tags, annonçaient d'ores et déjà l'ambiance générale : le règne du désordre et de la jeunesse désaxée, malade. Arrivés au premier étage, une odeur forte nous fit suffoquer. Nous retînmes notre respiration. Alors que nous nous apprêtions à sonner à la porte d'entrée du deuxième, une porte d'entrée s'ouvrit. Un homme bedonnant, en short et « marcel » malgré les basses températures de novembre, nous interpella.

— Vous êtes de la famille ?

— Non, de la Police, rétorqua sèchement mon collègue pour se débarrasser du curieux importun.

— Justement, on voulait vous appeler, avec ma femme, ça fait deux jours que les voisins d'pallier n'arrêtent pas de nous m'nacer, sous prétexte qu'ça sent mauvais, chez nous. Mais c'est pas vrai. C'est pas chez nous qu'ça sent. Ça vient d'la haut.

Peu intéressé par les problèmes de voisinage, Luc accepta néanmoins de rentrer chez l'homme pour comprendre d'où venait l'odeur.

— Ça sent le fauve, chez eux, mais ce n'est pas la même odeur que dans le couloir, me dit Luc avec une grimace exprimant le dégoût. Sonnonnons au deuxième, pour voir...

Personne n'ouvrit. Je me penchai vers le dessous de la porte pour m'assurer que l'odeur incriminée ne venait pas de l'appartement.

Une odeur âcre m'incita à me relever rapidement.

— Ça vient d'ici, et ça pue, dans tous les sens du terme. Appelle les

pompiers, qu'ils cassent la porte.

Luc composa le 112 sur le portable du service, et donna en hâte, l'adresse d'intervention.

Cinq minutes suffirent aux Sapeurs Pompiers pour arriver. Casqués, gantés, leur épaisse veste arrivant en haut des cuisses et leurs rangiers à mi-mollets, ils semblaient s'être préparés pour une intervention à haut risque. L'un d'eux brandit sa hache, et frappa plusieurs fois au niveau de la serrure pour la faire céder. Puis, sentant que les points de fermeture étaient devenus plus vulnérables, il donna un violent coup de pied sur la porte pour achever sa tâche.

Une terrible odeur de putréfaction emplit la cage d'escalier, à tel point que nous dûmes porter, Luc et moi, notre main devant le nez et la bouche pour ne pas défaillir. Le pompier enfila un masque à gaz, et nous suggéra de rester sur le pallier, le temps qu'il aère l'appartement. Quand l'air de celui-ci fut plus respirable, il nous invita à rentrer, montrant de son bras tendu le fond du salon.

— Elle est là, se contenta-t-il de dire.

Une femme blonde, inerte, gisait à plat ventre sur le canapé, les bras tombants. Elle était vêtue d'un simple peignoir de bain miteux qui couvrait sa peau devenue noire. En dessous de l'épiderme animé de mouvements irréguliers, les asticots travaillaient déjà cette chair abandonnée à leur appétit. Je détournai mes yeux de cette vision d'horreur pour me concentrer sur les pieds de la victime. J'enfilai des gants de chirurgien, afin de toucher le cadavre. Deux points, discrets mais visibles, séparés l'un de l'autre par un centimètre et demi environ, ne laissaient à présent plus de doute.

— Et de trois, lança Luc, dépité.

— Elle est morte ? » osa le voisin bedonnant.

Surpris, Cohen tourna la tête vers l'indiscret, le prit par le bras et le raccompagna énergiquement dans son appartement, dont il claqua bruyamment la porte, puis remonta me rejoindre.

Sur la table basse de salon se distinguait le profil d'un bristol de couleur saumon qui avait été posé contre un verre. Le cliché pris, la main

gantée de Luc s'en empara et il lut à haute voix.

*« Souffre, âme vile et avide,  
qu'une main vengeresse,  
telle le courroux céleste,  
vienns céans enfin venger  
du poète la douce moitié,  
ton sang dont tu te vides  
maudit pour l'éternité.  
Par le poison tu tuas,  
Par le poison tu mourras  
Orphée*

— Eh bien, nous avons la confirmation de notre théorie. « Notre » Orphée se venge de celles qui ont tué sa femme. Il faut maintenant chercher dans les fichiers et à remonter jusqu'à la personne qu'elles ont assassinée. On va peut-être gagner un peu de temps. Tu chercheras ce soir. Ce qui presse, c'est avertir la quatrième prostituée ayant dénoncé Vargas avant qu'elle ne soit tuée elle aussi.

— Tu es sûre que ces deux affaires ont un lien ?

— Ça me paraît évident : Jacquard faisait partie des dénonciatrices, aussi, tout comme Jucieux et Rimini. Et puis, on retrouve les mêmes contusions sur la tête, les yeux grand ouverts, et cette nécrose sur le talon. Il n'y a pas de doute possible, même si on n'a rien retrouvé chez Rimini.

— Tu as raison : Le meurtre de Rimini devait être une première approche, un peu comme un « brouillon ». Mais cette première expérience « réussie » lui a fait prendre confiance en lui.

Nous venions à peine d'échanger nos opinions qu'un murmure agité, des pas précipités dans l'escalier, un violent claquement de porte se firent entendre derrière nous. Le jeune policier en tenue posté devant la porte de l'appartement pour éloigner les badauds tenta en vain de retenir l'homme responsable de tout ce raffut. Grâce à sa stature de rugbyman, l'inconnu n'avait eu qu'un geste à faire pour obliger le gringalet à s'effacer. L'homme s'arrêta net devant le canapé, interdit, ne réalisant qu'à peine. Un cri strident nous glaça le sang. L'intrus allait se jeter sur le

cadavre, mais Luc et moi nous interposâmes : il n'était pas question de le laisser polluer la scène de crime. Il fallait le sortir de la pièce.

Luc saisit le bras droit du colosse pour l'immobiliser tandis que je lui fis perdre l'équilibre. L'homme tomba à terre, mais sa force, incalculable, eut raison de nos efforts. D'un soubresaut, il fit chanceler chacun de nous, et se redressa sur ses genoux pendant que nous étions à terre.

Un bruit de crécelle arrêta net l'affrontement.

## 22 – *L'invité à langue fourchue*

Plus personne n'osa bouger. À l'entrée de la chambre, qui se trouvait à un mètre à peine du pied du canapé, se tenait un serpent à l'allure singulière. Lové sur lui-même, il était impossible de déterminer sa longueur, mais je pus observer que le périmètre de la partie la plus importante de son corps était comparable à celui de l'avant-bras de mon collègue masculin, pourtant musclé. De couleur beige, la peau de l'animal formait au bout de sa queue des anneaux cornés, d'où émanait ce bruit effrayant, caractéristique des crotales. La tête du reptile était surmontée de deux appendices formés par les écailles de la peau, tandis que son museau arborait deux minuscules trous situés entre les narines et la bouche.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? osa Luc.

— Un crotale cornu, répliquai-je en desserrant à peine les dents et en retenant ma respiration.

Mais le crotale avait perçu la présence d'intrus, et s'était replié en « S », tout en élevant sa tête. Je reconnus dans cette attitude les prémisses de l'attaque du crotale.

— En arrière ! Il va attaquer !

Je n'eus que le temps de pousser Luc de l'autre côté. Mais le redoutable reptile avait préféré viser le colosse inconnu, et avait serré ses crocs sur son genou droit dans une détente fulgurante, arrachant à sa victime un nouveau cri glaçant.

Le serpent venait de se détacher de la jambe du rouquin quand l'un des deux pompiers, solidement ganté, attrapa l'animal par la tête en la tenant fermée, la plaqua au sol, tandis que le serpent s'enroulait autour de son cou pour entamer une constriction. D'un seul coup de sa hache, il sépara la tête du reste du corps. Elle continua de mordre dans le vide, le corps se tordant dans tous les sens pendant quelques minutes. Au bout de quelques instants les deux parties du monstre s'immobilisèrent peu à peu.

Après m'être assurée que le pompier n'était pas blessé, je lui demandai, ainsi qu'à son collègue, de prendre en charge l'inconnu mordu, afin qu'il lui fût administré de toute urgence un sérum. Le bilan du blessé établi et son nom relevé, je laissai partir le fourgon rouge vers l'hôpital de Créteil, puis repris mes investigations dans l'appartement.

Je trouvai, dans le meuble cuisine, un sac congélation pour isoler la tête de l'animal, ainsi qu'un sac poubelle pour y glisser le visqueux mètre cinquante du corps, afin de le remettre plus tard au légiste, pendant que Luc effectuait le restant des constatations et que le collègue en tenue se remettait de ses émotions, le visage blanc comme neige et le bras appuyé contre le mur du salon. Je ne me sentais pas plus fière que lui, au fond, et la vue du reptile se jetant vers nous m'avait fait froid dans le dos. Mais, je ne voulais pas rester paralysé par la peur que j'avais eue et décidai de ne plus y penser.

— Peux tu me repasser le bristol, Luc, s'il te plaît ? Je vais faire le scellé.

Luc me tendit le bristol supportant le poème. Je m'en emparai avec mille précautions, l'observai sous toutes les coutures. Un papier de belle qualité, épais, assez poreux.

*« A quoi bon ? Même si je pouvais en retrouver la marque et le fabriquant, le même bristol a dû être acheté par des milliers de personnes. »*

Le texte était manifestement imprimé au laser, ce qui supposait que l'auteur avait des moyens financiers importants de s'offrir une imprimante de ce style... à moins qu'il soit salarié d'une entreprise suffisamment prestigieuse pour en posséder une...

Le verso du bristol était vierge. Je ne voyais pas comment tirer

davantage profit du message et de ce papier. J'enfermais le carton dans un scellé transparent et rédigeai l'étiquette d'identification, avant de retourner voir le corps.

Qui sait combien de souffrances et de pensées effrayantes Isabelle Jacquart avait dû endurer. Je fixai les yeux ouverts de la victime. Ce regard m'impressionnait, me terrifiait. Le genre de regard qu'on a quand on sait ce qui est en train de nous arriver et que l'on ne peut s'y soustraire, qu'il n'y a plus rien à faire.

Une nausée me traversa. Les murs valsèrent. Mon écran visuel se brouilla de millions de mouches blanches, et je tombai à terre. J'entendis l'agitation autour de moi : des pas précipités, des voix, mais je ne comprenais pas ce que l'on me disait. Quelqu'un me tapota la joue, on appliqua un linge mouillé frais sur le front et dans le cou.

— Jeanne, Jeanne ! Tu m'entends ? Si tu m'entends, serre-moi la main.

Ma vue se fit plus précise, et je distinguai progressivement les silhouettes de Luc et Bernard. Je me relevai, en avalant ma salive et en clignant des yeux.

— Tu commences à m'inquiéter, Jeanne : ça fait la deuxième fois, observa Bernard. Trois cadavres, peut être que ça commence à faire beaucoup. Es-tu certaine d'être faite pour ce job ?

— Je suis certaine que cela n'a rien à voir avec la vue même des cadavres : j'en ai vu d'autres, et des plus moches, quand j'étais en police-secours ; ça ne m'a jamais fait cet effet.

— Ça t'arrive souvent de tomber dans les pommes, comme ça ?

— Cela m'arrivait de temps en temps quand j'étais gosse, pour un coup dans le tibia, une odeur qui ne me plaisait pas. Je me rappelle même avoir perdu connaissance à cause de l'odeur du bactéricide quand j'ai attrapé la varicelle, et aussi du désinfectant après m'être fait percer les oreilles.

— Il faut avouer que l'odeur du cadavre de Jacquart est très difficile à tenir. Si tu as une sensibilité olfactive, pas étonnant que tu te sentes mal...

— Oui, ça doit être ça. Bon, il faut boucler les constat's, maintenant.

## 29 – *Révélation post-mortem*

Le choc encaissé, je filai, toujours en compagnie de mon fidèle Brigadier, à l'IML de Paris.

Comment était-ce possible ? Les hématomes apparus avant la mort sont indélébiles, malgré toutes les mesures de conservation effectuées dans les funérariums. Comment ce phénomène pouvait-il s'expliquer ?

Très agité, le Docteur Martin nous accueillit avec précipitation et nous amena à la morgue sans plus tarder. Il ouvrit en hâte le box où se trouvait le cadavre congelé de Jucieux.

Hormis les traces de découpe laissées lors de l'autopsie, le visage était intact. Blafard, maigre, mais intact. Les hématomes qui, sur les photos, déformaient ses traits, ainsi que les bleus et œdèmes avaient disparu. Je fis signe au légiste d'ouvrir entièrement le linceul, inspectai sa jambe auparavant plâtrée. Aucun signe de blessure quelconque, de déplacement des os...

Interdite, je levai les yeux vers Martin.

— Ce n'est pas tout, annonça-t-il en me tendant des radiographies.

— Je ne sais pas lire les imageries médicales, Doc.

Laissant libre cours à son impatience légendaire, Martin tira de l'enveloppe kraft la radiographie qu'il avait faite de la jambe de la prostituée.

— Aucune fracture, dit-il. Aucune.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ça signifie, lieutenant, que la demoiselle a berné tout le monde. Elle s'est fait faire de fausses radiographies, et les a présentées au médecin de l'Unité Médico-judiciaire comme moyen de preuve, et lui a tout gobé.

— Mais... les hématomes, les bleus ?

— Maquillage de professionnel.

— Comment avez-vous pu ne rien voir ? Si tout cela n'était que maquillage, comment se fait-il qu'il n'ait pas disparu pendant le nettoyage du corps avant l'autopsie ?

— Il n'y a probablement pas eu de nettoyage avant. Quand j'ai reçu le corps, je n'ai fait couler de l'eau que sur les organes vitaux et autour du corps, pas sur la jambe... De toutes les façons il faut nettoyer le corps après, pour le rendre présentable pour les obsèques. Certains y ont peut-être vu le prétexte idéal pour faire des économies de temps et d'eau...

— Ça me semble un peu « tiré par les cheveux », comme explication : ça se voit, quand c'est du maquillage, non ?

— Du très bien fait, à l'œil nu, ça ne se voit pas forcément, désolé, répliqua-t-il en écartant les bras, révolté et stupéfait à la fois. Et certaines ancre colorées sont résistantes aux simples jets d'eau... Ce qui explique qu'elles ne soient parties qu'à l'application de la solution spéciale pour le nettoyage des défunts. Quoi qu'il en soit je suis stupéfait !

Je l'étais autant que lui.

— Mais, répétais-je encore, pourquoi faire ? Quel est l'intérêt ?

— Ah, ça, pourquoi... ?

Ces mots étaient mêlés d'une moue amère, et accompagnés d'un geste qui symbolisait une déconfiture plutôt surprenante chez un légiste qui avait pourtant vu beaucoup dans sa carrière. Après des minutes de silence, il reprit enfin la parole.

— Il y a autre chose que je dois évoquer avec vous.

— Encore une bonne nouvelle ?

— Bof, je ne sais pas trop... J'ai compris pourquoi le thermostat était réglé sur dix-neuf degrés dans les appartements des victimes.

— Eh bien ?

— Les crotales. Vous avez vu les deux petits trous situés entre leurs narines et leur bouche ?

— Oui.

— Ce sont des fossettes thermosensibles, qui permettent à l'animal de repérer ses proies à la chaleur qu'elles dégagent. Bien sûr, le corps des reptiles s'adapte à toutes sortes de climats, mais il est plus facile pour lui de dénicher sa proie quand il y a une véritable différence entre la température ambiante et celle dégagée par sa victime.

— C'est pour cela que le crotale nous a aussitôt repérés, quand nous étions dans l'appartement d'Isabelle Jacquard ?

— D'autant que vous étiez en train de vous battre. Dans le mouvement, les corps se réchauffent, alors...

— Voilà qui explique pourquoi ce crotale a attaqué Vasseur : s'il était l'« intrus » le plus proche et montrant le plus d'agressivité, cela se conçoit aisément. Les serpents, quand ils se sentent menacés, se retournent vers le premier obstacle qu'ils rencontrent. Si, en plus, ils décèlent une menace, l'« élu » est vite trouvé.

— Je vois que j'ai affaire à une connaisseuse.

— J'ai un peu potassé mon manuel sur les vipéridés dernièrement. Bon, docteur, je ne voudrais pas prendre plus sur votre temps.

Je me préparai à partir, mais, cette fois-ci, Martin me retint.

— Je n'en ai pas encore fini. J'ai découvert quelque chose d'étrange, dans le sang de Jucieux et de Rimini. J'attends d'avoir les résultats des analyses sanguines de Jacquard pour confirmation.

— Vous m'intriguez...

— J'ai découvert une hypokaliémie, c'est-à-dire un taux très bas de potassium.

— Et qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je ne peux pas vous en parler, pour le moment, il faut que je fasse plus de recherches, et d'autres études pour vous confirmer ce que je viens de vous dire.

— Vous en avez trop dit, ou pas assez, Doc'.

— Parce que je ne suis pas sûr de moi. Ce dont je suis certain, c'est que le tueur est forcément un spécialiste. Dans quel domaine, cela reste à déterminer.

— Pour être franche, je n'arrive toujours pas à déceler le profil du meurtrier. À demain, Docteur, merci pour ces informations.

## 34 – *Funeste impasse*

Une sonnerie de téléphone se fit entendre dans une des pièces voisines. Cela provenait du bureau de Fournier. Hésitante, je n’osai me risquer à pénétrer dans ce sanctuaire qu’était le bureau du chef. Quelle sottise ! Il se pouvait que ce soit lui, justement, qui appelle, pour me faire part de la suite des événements. Ou Bernard qui donnait enfin de ses nouvelles. Je me décidai finalement à décrocher.

— La crim’, bonjour !

— Bonjour. Ici Dupré, de la Compagnie d’Intervention. On vient de trouver un véhicule qui correspond à celui de Bernard Berthier. On a vérifié sur le fichier, c’est bien sa voiture.

— Où êtes-vous ?

— Dans l’impasse des Cascades. C’est une petite voie parallèle à la Route de Pompadour, la dernière à gauche quand vous venez de la rue Jean-Baptiste Oudry. Vous savez, juste à côté du stade Devauchelle.

— Très bien, je vois. Bon attendez-moi. J’appelle un serrurier et j’arrive.

D’abord réticent, le serrurier se détendit quand il sut que c’était bien la police, et non un « farceur », qui requérait ses services, et qu’il était assuré d’être payé. Il arriva pratiquement en même temps que moi sur les lieux où se trouvait la voiture de mon équipier.

Après avoir demandé à deux collègues en tenue d’interroger les

riverains sur l'arrivée de cette voiture, j'inspectai le pourtour et l'intérieur du véhicule, et, ne constatant la présence d'aucun document visible, je fis signe au serrurier d'ouvrir la porte « passager avant ». L'accès à l'intérieur désormais facilité, je fouillai dans le coffre à gants pour y chercher des papiers, un numéro de téléphone, n'importe quel indice qui puisse m'aider à retrouver la trace de Bernard. La carte grise, l'assurance et le permis de conduire se trouvaient dans une pochette transparente, tachée par l'humidité. Les hommes ! Toujours aussi peu soigneux quand il s'agit de pièces administratives ! Aucun élément ne vint cependant me renseigner. Pas de clef sur le contact. Le neiman n'était pas forcé, les fils de contact étaient correctement rangés dans leur emplacement.

Un morceau de tissu dépassait négligemment du coffre fermé. C'était une étoffe de laine à motifs écossais, semblable à celle utilisées pour servir de plaids pour le transport des chiens, afin d'épargner l'intérieur des voitures. Mais Bernard n'avait pas de chien : il m'avait confié n'avoir pour eux aucune espèce d'attrance. Que pouvait donc bien faire ce morceau de tissus dans la 405 ? Intriguée, je pénétrai à nouveau dans le véhicule, et, après avoir enjambé le frein à main, je parvins à gagner les places arrières. La banquette ne pouvait s'abaisser de l'intérieur. Il fallait apparemment passer par le coffre. Rien ne justifiait pour le moment que je le fasse ouvrir par le serrurier. Je n'avais aucun motif pour cela.

J'observai au loin les deux policiers de la Compagnie d'intervention qui s'entretenaient avec les riverains. L'un d'eux, une dame d'une quarantaine d'années, semblait décrire, par gestes larges, un individu qui devait avoir rôdé dans les environs. Les deux Gardiens de la Paix la remercièrent et prirent congé, puis vinrent en ma direction.

— Alors ? Qu'est-ce que ça donne ?

— Elle a bien vu quelqu'un descendre de cette voiture. Un grand type d'un mètre quatre-vingt-cinq environ, très costaud, avec les cheveux longs jusqu'aux épaules, avec un pendentif en forme de croix à l'oreille droite. Blouson de cuir, jean et santiags. Un peu le genre « biker » m'a-t-elle dit.

— Un grand biker costaud aux cheveux longs ? Ça ne correspond pas

du tout à Bernard : il est mince au crâne rasé. Je serais fort étonnée que ce type soit un ami de Bernard : il hait les bikers. Et d'un autre côté, si on lui avait volé sa voiture, il l'aurait tout de suite dit au Chef. Ça ne sent pas bon, tout ça.

Je m'adressai au serrurier et lui fis signe d'ouvrir le coffre. Le serrurier s'exécuta sans plus de discussion.

L'appel d'air provoqué par l'ouverture subite du coffre créa un nuage de plumes qui ne s'estompa que très progressivement, tel un ralenti. Des plumes blanches emplissaient le coffre. Quel était donc ce jeu étrange ? Que voulait cacher mon collègue sous cet écran de plumes ? Bien qu'entachée par une certaine gêne, ma curiosité, attisée par tant de mystère, me poussa à brasser fiévreusement l'épaisseur blanchâtre.

Une vague glaciale me submergea. Paralysée. La forme que cachait le monticule deux secondes auparavant me fixait de ses yeux grands ouverts, un reflet sur son crâne chauve se détachant de l'obscurité du coffre que seule la lumière tamisée d'un réverbère venait atténuer.

## *42 – Tous les diables ne s'habillent pas en Prada*

Fournier ne nous avait pas tenu rigueur d'avoir laissé partir Vargas, au contraire : il avait estimé que nous avions pris la bonne décision, évitant ainsi des pertes humaines aussi regrettables qu'inutiles.

Ce retour au calme dans l'ambiance du groupe me permettait de faire un bilan et de repérer nos erreurs dans la conduite de cette enquête. Luc remarqua ma perplexité.

— En plein dilemme ?

— Oui, j'ai l'impression, parfois, que l'on touche du doigt certains points clés de l'enquête, mais que l'on reste en superficie, et que c'est justement ça qui fait que nous sommes à côté de la plaque.

— Tu as un exemple ?

— Oui, à commencer par cette histoire de double piqûre : le docteur Martin maintient que n'importe qui peut être Orphée, car la véritable arme du crime est une seringue des plus classiques.

— Ça se tient.

— Oui, dans l'absolu, ça se tient, sauf que quelqu'un comme moi par exemple, qui ne connaît rien à la diabétologie, ignorera totalement que les doses, même maximales, que l'on peut injecter avec les stylets à insuline seront insuffisantes pour provoquer un coma hypoglycémique.

Les stylets sont spécialement conçus pour injecter des doses précises et infiniment inférieures à celles injectées par les seringues classiques. Il faut être de la profession, ou être diabétique pour le savoir et employer sciemment une seringue normale...

— OK mais, Jeanne, tu oublies qu'il fallait que l'aiguille soit assez grosse pour imiter le trou laissé par une dent de serpent. Donc spécialiste ou pas spécialiste, n'importe qui avait intérêt à utiliser une seringue avec une grosse aiguille...

— Et du côté de la soirée costumée ?

— Les organisateurs ont vu un individu se balader avec un costume de Diable, qui était d'ailleurs plutôt minable, d'après eux, mais celui-ci a fait une courte apparition, n'a rien consommé, et s'est éclipsé de la soirée très tôt. Ils ne l'ont plus revu. Quel gâchis, se déguiser en Diable avec tant de négligence !

— Mais, Luc, tous les diables ne s'habillent pas en Prada ! Briller par son élégance n'était peut être pas dans ses aspirations. Il voulait même certainement, au contraire, passer inaperçu.

— Inaperçu ? En s'habillant en Diable ? C'est justement le meilleur moyen de se faire remarquer...

— Soyons sérieux ! Dans toutes les soirées costumées, il y a un Diable. C'est d'un banal ! Et NOTRE diable, ils n'ont pas pu le repérer sur leur listing ?

— Non. Les invités ont montré patte blanche en entrant. Tous ont été pointés. D'ailleurs, nous attendons le fax avec la liste des participants à la soirée.

Le télécopieur émit une sonnerie de réception. Luc attendit que le document sorte et me le tendit. fax de l'autre. Je le lus sans grand espoir de trouver un nom connu dans le lot, mais sentis soudain mon visage pâlir et mon cœur s'emballer. Luc me regarda, stupéfait.

— Qu'est ce qui cloche, au juste ?

— Je ne suis pas encore sûre que quelque chose cloche, il est trop tôt pour tirer des conclusions, je dois vérifier certaines choses avant. Luc,

j'ai besoin que tu te replonges dans les antécédents de Nathalie Berger, et que tu regardes qui était sa victime, quand elle a été mise en cause pour homicide volontaire. Même s'il y a eu un non-lieu, on doit avoir trace du numéro de la procédure et du service qui a traité le dossier. Quand tu l'auras, il faudra que tu joignes le service archives du service de police pour avoir la photo et l'identité de la victime. Pendant ce temps, je vais voir Fournier.

— Je m'en occupe.

Je toquai à la porte de Fournier.

— Jean-Jaques, désolée de t'interrompre, mais, avons nous reçu les résultats d'analyse du parfum des bostols ?

Il chercha dans la liste de courriels reçus dans la matinée.

— En effet, nous avons cela. Je te l'imprime.

— Merci bien. Tu as pu récupérer la liste des comédiens ayant joué la pièce « Eurydice » de Jean Anouilh ?

— Oui, cela a été tendu, mais Bénédicte a finalement accepté de me donner la sacoche de Bernard, qui contenait toutes ses notes d'investigation, et les documents qu'il a réunis. Les voici.

Je pris la sacoche, partis au fond de la pièce pour prendre le rapport d'analyse sortant de l'imprimante puis vins m'asseoir à mon bureau pour lire tous les documents à tête reposée.

Au bout de deux heures de travail studieux, Luc revint vers moi.

— J'ai eu le retour de la brigade de Sûreté Urbaine de Vitry qui avait traité cette affaire. Voici les photos de la victime. Malheureusement, elle est sous X, car elle n'a pas été identifiée. Elle est morte chez Berger, qui ne la connaissait que sous un pseudo.

Je scrutais attentivement la photo de la jeune défunte, pendant un long moment, puis fouillai dans la bibliothèque de photos reçues par voie de mail récemment, sélectionnai celle que je cherchais et tentai une comparaison. Ma photo de référence était celle d'une fille de dix ans, mais les traits des deux personnes étaient communs.

— Tu la sors d'où cette photo ? Elle paraît vieille... Et qui est la jeune

filles ?

— Une photo qu'une de mes connaissances m'a envoyée récemment.

Je réfléchis un long moment, et me levai enfin de ma chaise, marchant en direction du bureau de Fournier. Je fis signe à Luc de me suivre, et fermai la porte derrière nous.

— Jean-Jacques, il faut que je te parle.

## *43 – L'ombre au fond du couloir*

En écoutant mon compte rendu, Fournier avait décidé de faire confiance en mon intuition. A partir de là, tout s'était accéléré : comparaison d'empreintes génétiques, de morphologies entre les deux photos que je lui avait données : celle de la femme trouvée morte par overdose chez Nathalie Berger, et la photo de la jeune fille que j'avais récemment reçue. Tous les rapprochements que j'avais pressentis avaient reçu un écho positif : les profils ADN comme l'analyse des deux photos, laquelle avait confirmé une compatibilité morphologique.

Fournier trancha sans tarder : il s'agissait d'aller avertir rapidement Nathalie Berger du danger qu'elle courait, tandis qu'il enverrait, dans le même temps, d'autres effectifs, interpellé Orphée à son domicile.

Tout en roulant à vive allure, Luc et moi parlions, cherchant des explications plausibles à ce que nous venions de découvrir. Le tueur était décidément un fin manipulateur.

Alors que nous étions encore à quatre cents mètres du domicile de Nathalie Berger, notre véhicule fut pris dans un très long embouteillage. Les agents installés sur la N7 qui traversait Vitry-sur Seine régulaient la circulation pour assurer l'intervention des pompiers sur la voie où le contenu d'un camion de denrées alimentaires s'était accidentellement déversé. Luc actionna la sirène et le « deux tons », mais rien n'y fit. Les autres automobilistes ne pouvaient pas se dégager ni à droite, ni à gauche, pour nous laisser le champ libre : les terre-pleins les en empêchaient.

— Vraiment quelle guigne ! Je vais y aller à pied !

— Tu es sérieuse, me répondit Luc ? C'est encore à quatre cents mètres, et Fournier nous a interdit de nous séparer, surtout après ce qui est arrivé à Bernard.

— Tu vois une autre solution ? Si ça se trouve, dans une heure on sera au même point ! Et quatre cents mètres, c'est vite parcouru...

Je sautai de la voiture et parcourus la distance restante aussi vite que si ma propre vie en dépendait.

Les marches jusqu'au taudis où vivait la prostituée furent elles aussi franchies en un rien de temps. Essoufflée, j'appuyais sur la sonnette. Aucune réponse.

Je sonnai à nouveau, toujours sans qu'aucune réponse ne me parvienne. Je distinguai confusément un bruit de mouvement derrière la porte. J'insistai alors :

— Nathalie, ouvrez-moi, c'est le Lieutenant Dufour ! Je viens vous avertir, on sait qui est le tueur !

Sans que je m'y attende, la porte s'ouvrit brusquement. Une ombre noire se détacha brusquement dans le décor. Aussitôt après, une vive douleur sur le crâne m'assaillit. Une douleur sourde, qui me donna l'impression que ma tête venait de s'ouvrir en deux et me fit tomber à terre, sans connaissance.